

## **ACTUALITÉ DE LA DÉCHETTERIE**

D<sup>r</sup> Pascale Belot-Fourcade

Journée Le burn-out.

Le burn-out : discours social et enjeux subjectifs. EPhEP, AFB, Bruxelles, le 22 avril 2017.

Quand je reçois un enfant entre cinq et huit ans, qui se met à dessiner (et ça bosse, un enfant qui dessine !), s'il va jeter son dessin à la poubelle, je me dis : il y a danger ! On peut dans ce cas faire deux choses : soit lui dire de sortir son dessin de la poubelle, soit parler avec lui pour constituer un lieu où il va pouvoir adresser ses déboires ; c'est dans la possibilité de cette adresse que j'attends, lors des séances suivantes, qu'il aille rechercher ses dessins de la poubelle. Cela peut vous surprendre, mais nous sommes là dans une situation proche d'un burn-out car il s'est lui-même fait déchet d'un Autre qui l'avait jeté ou qui n'en avait cure. En effet, par son dessin, ébauche de son nœud diraient les lacaniens, il décrit son affaire, son monde, son lien au langage. Dans les dessins d'enfant il y a parfois des jeux de mots. Un ami me disait hier que, le plus souvent, les enfants donnaient leur âge dans les dessins. En tout cas ils donnent l'espace dans lequel ils se déploient, leur lien symbolique de filiation, leurs impasses de subjectivité et tout ce qui ne va pas. C'est leur œuvre qu'ils mettent à la poubelle, cet objet ramené à eux-mêmes ; on peut appeler cela un burn-out, une « poubellisation », un ravalement d'eux-mêmes au déchet.

Le récit de cet enfant est un apologue et la technique que je propose est aussi celle avec laquelle on peut traiter les « burn outés » (les cramés en français !), leur offrir une adresse, un possible redéploiement d'eux-mêmes.

Le burn-out est intéressant puisqu'il démontre le lien étroit intimement tissé du sujet au social à l'Autre collectif. Il nous permet de sortir d'une position binaire imaginaire entre l'individu et le social qui ne peut que converger dans des positions de pouvoir. Il y a là des questions que je serai amenée à reprendre plus loin

Ledit burn-out n'est pas un phénomène récent, connu depuis longtemps. Je ne vais pas en faire l'historique On parlait jadis, de façon fade, d'épuisement professionnel mais cela fait moins style. Cela indiquait alors un surmenage et marquait un excès.

On est embarrassé par ce mot anglais : Il est en train d'inonder actuellement le vocabulaire de l'expression de la plainte. Il fut un temps où on ne parlait que de harcèlement en miroir des pervers narcissiques. Aujourd'hui les patients affluent, ils sont victimes en diable, : ils sont « burn outés » !

Être clinicien demande une résistance éclairée : il y a un danger à l'assimilation généralisée de tous ces troubles sous le terme de burn-out. Il importe de résister à une hystérisation victimaire et à une interprétation sociale complaisante.

On pourrait croire à une épidémie mais cela est, me semble-t-il, plus grave et il ne faut pas traiter cela comme la pathologie de personnes trop faibles ou trop idéalistes. Bien sûr il y a de ça, mais il importe aussi de considérer l'extension et la mondialisation de cette pathologie qui nous invite à penser qu'elle n'est pas indépendante des mutations civilisationnelles du travail.

Il y a une spécificité du burn-out : cette pathologie semble traverser, sortir directement du travail et pénétrer dans le privé. Je reviendrai spécifiquement là-dessus car je crois que c'est une façon de voir qui ne correspond pas avec ce que nous pouvons rencontrer avec le sujet humain tel qu'il est organisé dans le langage et dans le désir, et qui peut constituer lien social. Car il appartient d'origine aussi à la sphère privée. Je vais essayer de l'expliquer plus avant.

Un peu résumé schématiquement, voilà ce que me disent deux patients : « je peux plus travailler, je travaille tout le temps, je suis éclaté ». L'anxiété est toujours là. Une petite patiente qui est facteur, à l'annonce de la disparition de son métier de facteur gradé, s'est mise à pleurer sans arrêt alors même qu'on lui retrouvait un travail, et elle me disait « je suis sans garantie, je ne dors plus, je pleure, les médicaments ça marche pas bien, le Prozac m'a un peu aidée, c'est pour ça que je suis venue vous voir, je ne sais pas si lundi je pourrai retourner, lundi je suis sans garantie, alors que je me dis qu'objectivement je n'ai pas lieu d'être ainsi »

Les autres, de façon plus *soft*, se sentent désavoués, n'être plus que des pions, et sont surtout débordés par une temporalité sans limite et sans scansion.

Alors comment comprendre cela ?

On ne peut comprendre ça sans entendre, sans en passer par Lacan et Marx en ce qui concerne l'aliénation des sujets et des *parlêtres* dans le monde contemporain. On ne peut pas penser de façon utopique que le « *tripalium* » serait totalement dé-passable. Il fallait être le gendre de Marx pour penser que l'on pourrait accéder au droit à la paresse. Dans ce cas on serait plutôt dans une servitude volontaire, car ces patients ont le plus souvent surinvesti leur travail.

Ceci m'amène donc à avancer maintenant sur cette question de l'aliénation : qu'est-ce à dire ?

C'est à partir du désir du grand Autre, parents au départ, petits autres, culture, que se constitue le désir du sujet. Le sujet ne se constitue que dans cette aliénation même. Il importe de saisir, et tout le démontre, que le mécanisme de l'assujettissement du sujet au collectif est identique à celui de l'aliénation première, celle de la naissance comme sujet et de la mise en place de son désir. C'est par rapport à l'Autre qu'il constitue son désir, l'objet de son désir, et qu'en cela il est simultanément dépossédé de lui-même. C'est son objet même, lui-même comme objet, qu'il va offrir à l'autre et qui va constituer son désir qui est toujours un désir de reconnaissance et qui ne peut socialement se défaire de la notion de la dette. C'est cet objet par rapport auquel il va toujours courir pour essayer de le saisir : objet de reconnaissance, objet d'amour, etc.

Par une sorte de réversion l'Autre donne sa légitimation au sujet et valide ainsi son existence.

Le sujet part écorné dans la vie : Lacan nous l'avait démontré dans la parabole de « La bourse ou la vie » qui fait que le désir se met en place dans une perte radicale de départ. Le sujet n'est jamais plein, complet. Comment comprendre que ce mécanisme de l'aliénation qui constitue notre désir est aussi celui de l'assujettissement de tout sujet au collectif ? Car il n'y a pas de sujet qui ne soit pas inscrit dans le collectif. Autant il était facile de saisir cette aliénation dans ce que l'on peut considérer comme le privé d'un sujet qui retrace sa vie et ses avatars, autant on a du mal à concéder que l'assujettissement au collectif est de l'ordre du privé tout autant, puisque le sujet demande dans le social la reconnaissance de son moi. C'est aussi dans le social qu'il va éprouver le paiement de la dette. Ne pas tenir compte de ces aliénations fondamentales, croire et vouloir un sujet total, un sujet collectif qui n'existe pas, ne peut que nous conduire à plus d'inhumanité. C'est justement ce que le système du

bonheur dans la consommation voudrait réduire, ce qui aurait pour effet de défaire le lien social, le lien entre les humains : ne plus rien devoir à l'autre et naître innocent hors de toute dette.

On concède difficilement que l'assujettissement au collectif est de l'ordre du privé. Mais cela ressort facilement : on a tous concédé que le chômage entraînait pour les sujets une perte d'identité. De même le rapport très exhaustif sur le travail que vient de sortir la CFDT affiche que 77,7 % de personnes prennent du plaisir au travail et le plaisir, c'est vraiment le plus intime de nous-même.

Donc si nous avons à résumer : il n'y a pas de sujet collectif ; le collectif ne s'appréhende que par les sujets différenciés, un groupe n'est pas un sujet. Mais il n'y a pas de sujet hors du collectif et l'assujettissement le fait advenir comme sujet, citoyen, travailleur. Cela explique aussi les facilités de recyclage des sujets au cours des siècles dans leur travail. Les sujets sont adaptables et recyclables. Bien sûr, il y a toujours eu de la casse, en particulier quand l'Autre change dans ses demandes et dans ses aspirations.

Car il résulte de tout ce qui vient d'être dit que les sujets, les travailleurs, sont très dépendants de ce grand Autre, aujourd'hui mondial, et de ses dérégulations.

Andrew Puzder, l'homme qui n'a pas été confirmé aux USA dans ses fonctions de secrétaire d'État au travail pour avoir employé au noir sa femme de ménage, disait des robots qu'ils sont l'avenir du monde du travail car : « Ils sont toujours polis, ne prennent jamais de vacances, ne sont jamais en retard, ne tombent jamais, n'ont pas de problème d'âge, de sexe ou de discrimination raciale ».

Voilà exprimée la norme de la mondialisation pour l'humain dans laquelle l'homme ne peut être qu'un déchet.

Le collectif de robots que souhaite le social mondial actuel, en l'occurrence M. Puzder, est totalisant. L'unification de ce grand Autre est totalitaire. On comprend bien que lorsqu'il est interpellé en tant que robot, le sujet ne peut plus marquer l'ordre différencié de son désir, ce que l'on appelle son privé, et de son inscription pas moins privée dans le collectif qui est générateur de lien social. Le lien social c'est le fait que le privé et le collectif sont du même ordre.

C'est la raison pour laquelle une patiente, à qui nous devons beaucoup dans son travail dans les Musées de France, et qui va partir à la retraite sans pouvoir réaliser une transmission, me disait : « Consacrer sa vie à une entreprise n'a plus de sens. »

On assiste là à un déséquilibre majeur entre les efforts fournis et la reconnaissance obtenue.

J'avais travaillé il y a plusieurs années sur le burn-out des médecins. J'avais intitulé mon texte : « La médecine brûle, out le médecin ». Cela traitait de l'augmentation du syndrome dit de l'épuisement professionnel, des médecins et des soignants en général. La manifestation de cette souffrance allait du désenchantement à l'impossibilité de rester dans cette profession, ou même dans la vie.

Les médecins se trouvent pris en étau dans l'exercice de leur pratique entre une impuissance maximale et une perte de légitimité qui remet en question leur existence et peut aller jusqu'à les pousser à porter atteinte à leur vie. Les raisons de ce malaise, qui touche, il faut le noter, les plus engagés, n'est pas un surcroît de travail (les médecins ont toujours beaucoup travaillé !), l'APHP a même poussé l'ironie jusqu'à écrire que les 35 heures pour les médecins étaient de 48 heures.

Les raisons de ce malaise semblent pouvoir être imputées à l'évolution de la médecine et à ses mutations irréversibles : la médecine est devenue difficile dans son exercice, contrainte de se

renouveler dans ses missions même. La presse professionnelle parle d'une crise d'identité et de légitimité qui touche les médecins et la médecine elle-même.

Il en va de même dans le processus de disparition des emplois par la marche accélérée de l'automatisation dans le cadre de la nouvelle économie virtuelle. Il s'agit moins dans le burn-out d'un surcroît de travail que de l'effondrement ou de la négation du système de valeurs, du système symbolique plus ou moins formulé qui définit à chaque instant l'articulation de chacun dans cette bien nommée chaîne de valeurs qui, pour les économistes, décrit la place de chacun et donc le sens de chaque intervention dans les processus de production.

Par quel mécanisme le travail est-il devenu facteur d'intégration sociale dans notre idéologie actuelle, ce qu'il n'était pas dans l'Antiquité ? La régulation du travail constitue un système où le travailleur peut se repérer. D'une certaine façon il fonctionne comme un ordre symbolique qui s'articule dans un système imaginaire de reconnaissance, voire d'amour.

Dans les *Écrits Techniques*, (Ed. du Seuil p. 248) Lacan disait : « Quand on va au boulot, il y a des règles, des heures, nous entrons dans le domaine du symbolique ». Il fut un temps, quand j'ai commencé à être psychiatre, où l'intégration dans le travail avait valeur thérapeutique. Comment comprendre l'évolution actuelle ?

Il semble que quand il y a un trop grand déséquilibre entre les ressources de la personne et les demandes de l'environnement, ou qu'il soit aspiré par l'exigence insatiable d'un travail et qu'il risque aussi de perdre le crédit en un Autre collectif unifié, c'est le sujet lui-même qui se déchire car l'objet n'est plus d'échange, car non arrimé à l'imaginaire et au symbolique. Il n'y a plus de reconnaissance et de symbolique, et plus non plus de respect du travail. Le sujet peut se trouver abusé, en tout cas désavoué ; c'est lui-même qui se déchire. Il n'est plus l'objet d'échange qui est ce qui se recycle tout au long du parcours du sujet et de l'histoire de l'économie. Il ne s'agit pas d'une dépression dans laquelle il persiste un récit, c'est-à-dire un imaginaire qui tourne autour de la faute, de ce collectif et qui manifeste l'affliction du soutien de l'idéal. On pourrait le confondre avec un processus hystérique ; ce serait une erreur grave, une erreur éthique, car l'hystérie, dans ses revendications et son insatisfaction inhérente à sa névrose renouvelle sans cesse le mécanisme même de l'aliénation, de façon plus ou moins confortable bien sûr. Nous serions bien plus proches du trauma, là où n'existe plus aucune dialectisation mais un réel brut ; le sujet qui n'a plus de place, qui n'est plus reçu par l'Autre social, peut parfois s'éjecter pour faire un peu de manque, en n'ayant comme ultime recours de s'offrir au collectif : on y retrouve certains suicides.

Il n'est pas étonnant, dans ce déroutement du sujet, de voir apparaître une démotivation alors même qu'elle est contraire à son éthique, une confusion ou une dépersonnalisation. Cela est proche de ce qu'on appelle le bannissement par un Autre qui ne répond plus de lui. Ce bannissement qui entraîne l'exil, c'est-à-dire le hors de chez soi, hors de l'économie de la jouissance et de la dette, peut amener à l'impossibilité de survivre. Nous serions dans ces cas de burn-out plus proches du trauma, en dehors de toute dialectisation entre un Autre social qui ne répond plus et un sujet qui ne peut plus, dépit suprême, pouvoir faire jouir l'Autre en ne se constituant plus comme objet de la plus-value, comme agent, car le mécanisme de l'aliénation même s'avère irréalisable : même la servitude volontaire s'avère ne plus pouvoir fonctionner. Nous y entendons ce que nous disent ces patients après le temps exquis de leur souffrance et de la rage dépassée : un désenchantement radical.

Cela indique, il me semble, qu'il n'y a pas d'espoir de trouver dans le social la restauration du sujet. Pour ma petite factrice, il s'agira de reprendre pour elle et par elle où s'est joué ce défaut de garantie

et de se projeter dans l'avenir, dans un autre champ, dans un autre lieu d'accueil, son articulation au collectif. Nombre d'entre eux changent de voie, trouvent un autre lieu où ils pourront retrouver une légitimation d'eux-mêmes ainsi qu'une validation de leur existence.

Mais n'ignorons pas non plus qu'il n'y a aucun sujet en adéquation parfaite à son poste, ce qui pourrait être le vœu d'un social totalisant qui devient totalitaire. Cela n'a pas été sans accompagner certaines utopies. L'entreprise prend prétexte de l'imperfection inhérente au sujet de par son aliénation même pour s'en débarrasser.

La robotisation voulue par Andrew Puzder consiste à penser qu'il y a des sujets adéquats à leur poste. La motivation du licenciement est de l'ordre du dialogue, et donc discutable mais dans certaines conditions pour les sujets. Si le sujet s'en trouve dénié dans l'ensemble de ses perspectives, il n'y trouve qu'à se déchirer, cela perd ce qui, dans le licenciement, reste du dialogue. Cela met le sujet dans une grande désespérance qu'il est parfois très difficile de traiter.

Le capitaliste a de moins en moins besoin des travailleurs pour réaliser sa plus-value. Être le levier de la plus-value a permis au travailleur d'améliorer sa condition en se recyclant en permanence. De ré-adaptable, de recyclable dans l'aliénation et donc dans une certaine plasticité, le sujet devient le déchet d'une plus-value à laquelle il ne participe plus. N'oublions pas, en France en tout cas, que le mot déchéance a été un signifiant qui a parcouru la société, reliant les centres d'hébergement à L'Élysée.

Alors peut-être une petite note pour préciser ce recyclable et sa modalité actuelle : je vais continuer à vous parler des médecins. Nous avons été avec quelques collègues psychiatres et psychanalystes à proposer au Conseil de l'Ordre un traitement confraternel de ces médecins en épuisement professionnel, en sachant qu'un médecin malade n'est plus un médecin et que l'abord confraternel est donc très important. Nous parlions avec le Conseil de l'Ordre des syndicats pour avancer cette question. Mais curieusement, c'est tout un lobby qui s'est emparé de la question en proposant des cliniques fonctionnant dans le comportementalisme et la mise en place de formateurs, de formation de médecins en souffrance, nouvelle spécialité lucrative qui s'adosait à ces cliniques cotées en Bourse. La sécurité sociale a aujourd'hui proposé, devant l'accroissement desdits burn outés, les cramés médecins, un service dans l'anonymat. Mais les médecins ont compris ce que pouvait avoir comme conséquence cette sollicitude. Ils n'y sont pas allés car ils n'ont pas cru que l'anonymat serait respecté...

On peut prévoir que cette vague de burn-out ne va pas s'arrêter alors que la mission même du médecin, qui est de soigner dans une relation duelle, est profondément remise en cause : on peut parler de la libéralisation de l'euthanasie ou de la libéralisation du cannabis. Mais plus précisément aujourd'hui, les politiciens, dits de progrès, proposent de remettre en cause l'acte même du médecin qui serait dépassé, au nom parfois d'une prévention qui deviendrait la panacée, par des protocoles informatisés.

J'ai eu quelques inquiétudes qui persistent en écoutant Alain Erhenberg qui vient d'être nommé au Comité National de santé publique. Cette nomination d'un sociologue faite volontairement par les pouvoirs publics n'est pas due au hasard. Lorsqu'on écoute Erhenberg, on entend que « la santé mentale est une donnée qui relève non de la psychiatrie mais de la société » et qu'« il y a un changement de signification de la souffrance. Ces pathologies sont devenues intégralement sociales ». (Caroline Eliacheff, qui était son interlocutrice sur France culture, lui avait demandé : « Si la cause est sociale, comment va faire le psychiatre ? »). Il énumère d'ailleurs une liste qui va du TDHA à la phobie

scolaire en y incluant le burn-out. Il n'y a pas bien sûr à refuser l'intrication des facteurs mentaux et sociaux selon la terminologie de M. Erhenberg, ni même les interventions sur des relations sociales perturbées. Toutefois, le refus de considérer les deux bords du sujet risque de positiver le citoyen dit souffrant en victime et de transformer cela en une catégorie abstraite qui met *out* le sujet dans sa plainte ou sa demande et la possibilité de se « refaire » !

Soyons clairs : il est dangereux d'inscrire le burn-out comme maladie professionnelle. Et ce vœu de réparation dans le social contribue à un fantasme de guérison dont nous autres analystes savons que c'est le symptôme même.

Lacan avait indiqué en formalisant les discours, et celui du capitaliste en particulier, ceci : la crise non pas du discours du Maître, mais celui du capitaliste qui en est le substitut est ouverte. « Ce n'est pas du tout que je vous dise que le discours du capitaliste soit moche, ajoutait-il, c'est au contraire quelque chose de follement astucieux mais qui est voué à la crevaison ». Il disait aussi que la plus-value c'est le plus de jouir.

Il y aurait bien sûr à parler plus avant de ce discours capitaliste et des méfaits, en particulier de la déliaison sociale, qu'il entraîne. Le burn-out, il me semble, est donc endémique et chronique.

Il appartiendrait à des économistes d'explicitier comment le passage à une économie virtuelle a conduit à ce que le système capitaliste qui avait été conçu pour être solvable est devenu structurellement insolvable : il y avait à ses débuts un référent de la valeur, il y a une mutation irréversible vers une économie de l'incurie, synonyme de jetabilité et de poubéllisation généralisée : les *junk bonds*, titres poubelles, sont le symptôme de notre société. Les banques et le pouvoir politique développent de façon récurrente, et apparemment sans succès vu la fréquence de plus en plus resserrée des crises que nous devons endurer, beaucoup d'énergie pour essayer de les sortir du circuit économique normal.

Peut-on trouver qu'il existe une congruence entre la dénomination des titres financiers pourris et le statut des sujets dans le système productif ? Le système capitaliste génère aujourd'hui des déchets en pagaille et donc des déchèteries pour les traiter, cette économie du déchet qui pèse de plus en plus lourd sur le système économique lui-même comme pèse de plus en plus lourd ces nouvelles formes de pathologies dans un système de santé qui a pour mission de les éponger sans surtout déranger le cours de l'histoire. La liste sans cesse croissante des risques psychosociaux en atteste.